

I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

V. PARTIE.

LES GENRES DE COMPOSITION.

V Leçon : — Le Dialogue.

1. Il en est du dialogue exactement comme de la description: certains écrivains l'ont traité comme un genre distinct en mettant l'*exposition* de leurs idées dans la bouche de deux ou plusieurs interlocuteurs conversant ensemble; — mais d'ordinaire on le rencontre mêlé à d'autres formes littéraires, soit dans le roman, soit dans la fable, soit dans la critique... Il n'est alors qu'un moyen de donner plus de vivacité et de relief aux idées ou aux sentiments. N'oublions pas enfin que le dialogue est le procédé d'exposition dont usent presque constamment les écrivains dramatiques.

Pour être complet, il faudrait donc passer successivement en revue ces formes diverses et chercher à dégager les lois propres à chacune d'elles. Mais cette REVUE ne s'adresse ni à de futurs dramaturges ni à de futurs romanciers. Je ne considérerai donc le dialogue qu'en tant qu'exercice scolaire.

Le but que l'on doit se proposer, au moins dans les hautes classes, c'est de faire aimer aux élèves la littérature, et aussi de les forcer à la production personnelle, à une certaine activité d'esprit. Une façon de diversifier agréablement le cadre des compositions qu'on leur propose, n'est-ce pas de les inviter à mettre en scène des personnages qui devront échanger des idées sur un sujet précis ?

Dans le choix des *sujets*, l'imagination du professeur pourra se donner libre carrière. Tantôt les personnages seront purement fictifs :

Ex. — a) Conversation entre deux élèves sur l'emploi d'un jour de congé.

b) Conversation entre un peintre, un sculpteur, un architecte et un amateur impartial des beaux-arts sur la prééminence de la peinture, de la sculpture, de l'architecture.

D'autres fois, le professeur pourra emprunter à tel auteur, à telle pièce, à tel morceau récemment lu et expliqué.

Ex.— Dialogue entre les "Deux Pigeons" de La Fontaine, lorsque le voyageur, après sa pénible odyssee, a regagné le logis fraternel.

L'histoire sainte, profane, ecclésiastique peut être une mine de sujets intéressants et instructifs. C'est par ses *Dialogues* que Fénelon réussit à l'enseigner à son terrible élève, le duc Bourgogne, et à la lui rendre attrayante. Il sera aisé de trouver une matière sur laquelle les élèves s'exerceront à l'aide de leurs lectures et des explications du professeur.

* * *

Conseils pratiques.

2. A supposer que les élèves ne soient pas encore familiarisés avec la forme du dialogue, il sera bon — non pas de les charger de règles ni de les garrotter de préceptes — mais de leur donner quelques principes très généraux et très clairs.

1° "Il faut éviter dans le dialogue littéraire la banalité et la latitude des conversations ordinaires."

Vous voulez faire parler deux, trois personnages. S'agit-il, sous prétexte de vérité, de leur mettre dans la bouche les phrases oiseuses, les redites, les observations sans portée, les interjections vides de sens dont est remplie la conversation des gens qui causent, même celle des "honnêtes gens"?

Je sais bien que certains romanciers ne reculent pas devant ce verbiage insignifiant. Mais ils ont quelquefois leurs raisons... Ecoutez plutôt l'anecdote suivante que raconte quelque part Ville-messant, le fondateur du *Figaro*.

"Quand l'imagination était paresseuse et qu'il fallait quand même envoyer les feuilletons aux journaux, A. Dumas s'en tirait par un procédé dont il est l'inventeur ; il faisait le dialogue court et rapide, comme par exemple :

- Ah ! c'est vous !
- C'est moi !
- Je vous attendais !
- Me voici !
- Et vous avez réussi ?
- J'ai réussi.
- Bien vrai ?
- Bien vrai.
- Alors ?

—C'est fait.

—Eh bien, causons !

—Causons !

“ Comme il était payé à la ligne, et fort cher, bien entendu, ce procédé finit par agacer les directeurs des journaux. Dujarrier, qui était à la *Presse*, alla trouver Desnoyers au *Siècle* et lui dit :

— “ N'êtes-vous pas effrayé du vide de nos feuilletons ? Pas plus de deux mots en une ligne : cela ne peut pas continuer ainsi !

“ Les deux directeurs s'entendirent et signifèrent à Dumas qu'on ne lui paierait que la moitié du prix convenu pour toute ligne dont le texte ne dépasserait pas la moitié de l'espace.

“ J'entrai chez Dumas au moment où il reçut la lettre de Dujarrier ; il prit la plume, biffa toute une page et me dit :

—Eh bien ! je l'ai tué !

—Qui avez-vous tué ?

—Je viens de tuer *Grimaud*, le taciturne. Je l'avais inventé tout exprès pour les petits bouts de ligne. Mais du moment qu'on ne me les paie plus, j'aime autant faire parler mes personnages.”

Ce qu'il s'agit justement d'éviter, c'est le lâché, le décousu des conversations de l'au jour le jour. — “ Quand deux personnes conversent, remarque H. Taine, vont-elles droit au but ? Le discours ne traîne-t-il pas en détails interminables ? Si la passion y jaillit, n'est-ce pas une saillie, et si l'éloquence y éclate, un hasard ? A peine trois ou quatre points brillants sur un fond monotone et terne ; le reste n'est que monotonie et confusion.”

Pour faire œuvre littéraire, il faut donc éliminer tout ce qui est insignifiant et plat, et n'exprimer que ce qui est expressif et suggestif. Si les élèves comprennent bien ce point-là, ils auront entrevu par le fait même comment l'art est essentiellement un *choix* diligent et réfléchi, et non pas une *copie* du réel.

2° Il convient d'observer dans le dialogue la *vraisemblance* des caractères et du style.

Il sera facile de faire entendre aux élèves que chacun dans la vie parle suivant sa nature propre, suivant le tour habituel de ses sentiments et de ses pensées. Telle parole nous semble toute naturelle sur les lèvres de telle personne, mais nous paraît étrange sur les lèvres de telle autre.

Chacun pris en son air est agréable en soi

Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Quand les personnages mis en scène dans le dialogue sont des personnages historiques, ou dont la physionomie est déterminée

par une tradition littéraire, il faut donc leur conserver leurs traits distincts et ne pas leur prêter des sentiments qui jureraient avec ce que nous savons d'eux. Il importe, avant de commencer à écrire, de les faire un peu poser devant soi et de bien se renseigner sur le caractère qui fut le leur.

Qu'ils conservent aussi dans leur langage le tour d'esprit et de style qui caractérisait leur temps. Ici, à dire vrai, pour atteindre la nuance exacte du vrai historique, il faudrait une érudition littéraire dont les enfants ne sauraient disposer. Mais sera-t-il besoin d'insister beaucoup pour qu'ils sentent que Bayard ne devait point parler comme Napoléon, Platon comme Pascal, Racine comme Voltaire ou Lamartine ? Il est possible à cette occasion de leur donner d'utiles notions sur la différence intellectuelle et morale qui existe entre les époques de l'histoire. Et ainsi, à propos d'un simple exercice de classe, le professeur saura éveiller chez ses élèves le sens historique, c'est-à-dire l'intelligence des différentes formes que revêtent la civilisation et l'esprit humain au cours du temps.

3° Enfin il y aura lieu de répéter à propos du dialogue quelques unes des règles fondamentales qui président à toute composition littéraire.

Il faut que le dialogue soit *bien conduit*, c'est-à-dire que tout y soit clair, logique, vraisemblable. La question à discuter devra être posée aussi vite que possible. Puis la discussion commencera, chaque interlocuteur apportant ses idées avec le ton, l'accent qui lui est particulier.

Quand les principaux *arguments* auront été exposés, que la *conclusion* arrive, sans trop de précipitation, ni de sécheresse, mais nette pourtant, sans équivoque, et satisfaisante pour l'esprit.

* * *

3. Ces principes sont peut-être un peu abstraits. Il sera facile au maître de les élucider à l'aide de quelques exemples bien choisis. Platon, Fénelon, Boileau, Fontenelle, etc. fourniront d'excellents modèles.

Et ainsi les élèves prendront goût insensiblement à ces petites compositions dramatiques — qui serviront au besoin aux soirées académiques — où leur esprit fera, s'il est bien dirigé, de si précieuses acquisitions.

P. de LABRIOLLE.

BIBLIOGRAPHIE.

1. Dom H. LECLERC : Les Martyrs, tome I : Les temps néroniens ; — tome II : Le troisième siècle, Dioclétien, in-12° à 3-50, l'un chez Oudin, Paris. On ne pourrait trop recommander ces volumes qui seront suivis de plusieurs autres. C'est un recueil de pièces authentiques sur les martyrs depuis les origines du christianisme jusqu'au XX siècle. Rien de plus édifiant que cette mise en scène des vertus héroïques des gloires du catholicisme: on y trouvera de beaux dialogues.

2. M. de VOGUÉ : Les Morts qui parlent, in-12 à 3.50.

3. SUAU, S.J. : Le Docteur Phobos, mœurs parlementaires, in-12 à 3 francs.

4. R. BAZIN : La Terre qui meurt, roman bien écrit, qui vise à maintenir les habitants loin des villes, à la campagne, in-12 à 3.50.

5. Abbé VERRET : Vers l'Évangile ; très intéressant et instructif, in-18 à 2.50, Paris, Poussielgue.

On pourra relire les ouvrages connus : FÉNELON : Dialogues sur l'éloquence et Dialogues des morts ; — FONTENELLE : Entretiens sur la pluralité des mondes ; — JOS. de MAISTRE : Les Soirées de Saint-Pétersbourg. — Nous ne conseillons aucun romancier ni Flaubert, ni Daudet, ni même Oct. Feuillet. Molière, édition corrigée, restera un des maîtres inimitables du dialogue.

II.—PARTIE PRATIQUE.

N° I.

LETTRES CANADIENNES.

(Cinquième lettre.)

BIEN CHÈRE SŒUR MARIE,

Que penses-tu de toutes ces péripéties du voyage? Il en est bien d'autres gravées dans ma mémoire : tout raconter est impossible et serait ennuyeux à la longue.

Comme une souris que l'infurnal sabbat des chats a casernée dans son trou, de longs jours et des nuits interminables, je m'enhardis enfin et me hasardai de monter sur le pont. Nous étions au dimanche matin, le 27 décembre, et le soleil, timide et engourdi, comme s'il avait partagé mon épuisant et abrutissant mal de mer, éclairait à peine le sillage monotone et lent de notre majestueux transatlantique.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

Morphologie.

Chap. V. — Le verbe.

I.—DÉFINITION : le **verbe** est un mot qui exprime l'état où l'on est ou l'action que l'on fait : "je suis heureux"; — "je chante victoire."

Le **sujet** représente l'être qui fait l'action : "le navire aborde."—L'action, exprimée par le verbe, est *complétée* par des mots qu'on appelle ses *compléments* : "le navire aborde au port, à onze heures."

Le **complément direct** représente l'être ou l'objet qui subit l'action immédiate : "j'aime Dieu; je veux le bien" — *indirect*, il représente l'être ou l'objet qui subit l'action médiante : "je demande à mon ami"; — *circonstanciel*, il exprime le lieu, le temps, la manière, la cause, etc. : "le navire aborde à New-York, à onze heures du matin."

II. DIVERSES SORTES DE VERBES : quatre sortes, au point de vue du sens : transitif, intransitif, pronominal, impersonnel,

L'étourdissante voix enrouée de ce géant des mers servait de signal, sans cesse renouvelé de cinq en cinq minutes, tandis que la bise marine fouettait les cordages, les vergues, les flancs du colosse, rougissait la mine effarée et curieuse des passagers, engourdisait les mains calleuses de l'équipage en service. Une demi heure de bouffées d'air pur et salin réveilla mon appétit paresseusement ensommeillé à fond de cale de l'estomac; il sortit enfin de sa léthargie prolongée, et le capricieux personnage, comme un enfant au maillot, se mit à crier tamine.

Je me sentis heureux, et je chantai victoire, descendant au galop l'escalier étroit et tournant qui débouchait sur la salle à manger. La moitié des passagers de seconde classe étaient assis à leur place respective, tout occupés de cette affaire sérieuse qu'on appelle "un déjeuner à la fourchette."

Naturellement je m'inclinai sur l'oreille de Gauthier et lui demandai, à ce cher ami, de me désigner une place inoccupée: ce qu'il s'empressa de faire avec une extrême obséquiosité, rehaussée de petites manières et d'une solennité d'apparat qui font voir que la vanité en public loge même dans le cerveau d'un goujat à moustaches grises.

La plupart des convives se mirent à me toiser des pieds à la tête, stupéfiés les uns et les autres de l'apparition tardive de cet oiseau inconnu, paré d'un plumage noir qui offusqua leur gaieté bruyante. Un petit nombre de voisins seulement m'accueillit avec un aimable sourire.

1. **Transitif**, il exprime une action du sujet sur le complément direct: "j'aime Dieu."

2. **Intransitif**, il exprime une action du sujet sur le compl. indirect, ou une action qui demeure dans le sujet: "il nuit à son prochain"; — "je meurs content."

3. **Pronominal** — ainsi appelé parce qu'il a pour sujet et complément deux pronoms de la même personne —, il exprime une action revenant au sujet qui l'accomplit: "il se blesse."

4. **Impersonnel**, il exprime une action qui ne se rapporte à aucun sujet déterminé; il n'a que la troisième personne du singulier: "il gèle."

III. MODIFICATIONS DU VERBE: il se modifie selon la *voix*, le *temps*, le *mode*, le *nombre*, la *personne*.

1. La **voix**: le verbe transitif prend deux formes appelées *voix*: — a) *active*, quand le sujet fait l'action du verbe; "j'aime"; — b) *passive*, quand il la subit: "je suis aimé."

2. Le **temps**: l'action du verbe se rapporte au: — a) *présent*, si l'action se fait au moment où l'on parle: "je vois" — b) *passé*, si l'action, s'est faite avant le moment: "j'ai vu hier"; l'*imparfait* exprime l'action passée se faisant

En faisant le signe de croix et une prière avant de m'asseoir, j'eus le plaisir de déplaire à une volée de tourterelles parisiennes, dames ou demoiselles, lesquelles éclatèrent de rire en se regardant avec tout l'esprit fin et pétillant qui me manquait évidemment. Force aménités à mon adresse volèrent aussitôt le long de leur table, échangées tantôt avec l'officier de quart en uniforme qui présidait au bout supérieur, tantôt avec un Parisien au dos voûté, à la poitrine enfoncée, à la chevelure noire, à la mine goguenarde rendue plaisante par une paire de favoris et une barbe clairsemée qui tamisait une pâleur de poitrinaire. C'est une troupe de comédiennes qui s'en vient enseigner le rire aux Américains: elles étaient déjà dans leur rôle. Est-ce donc là les fruits de la vertu? C'est nous autres qui sommes les ennemis qu'il faut bafouer; c'est eux qui prêchent la bonne morale sous notre nez et à nos dépens.

Une rougeaude plus fervente que ses voisines, actrice des premiers rôles sans nul doute, ne put comprimer l'expansion de ses sentiments et dit assez haut pour chatouiller mon oreille :

— "Bon Dieu! nous voilà damnées, nous qui avons fait gras avant hier!... Oh! si le petit curé le savait!... Tiens, Alice, il te regarde, ma mignonne; c'est toi qu'il va confesser sur l'heure; fais ton examen et prépare-toi à te mettre à genoux... Sais-tu encore faire le signe de la croix? Gare à la pénitence! c'est une des choses qui te feront du bien à l'âme. Si tu t'exécutes, je serai la première qui va donner l'exemple à la compagnie. Ne serions-

en même temps qu'une autre: "il faisait froid, quand je suis arrivé"; le *passé défini* l'exprime sans aucun rapport au moment où l'on parle: "on entra doucement"; le *passé indéfini* ou *parfait* l'exprime comme finie par rapport à ce moment: "on a fait pied de grue"; le *passé antérieur* l'exprime comme faite avant une autre passée aussi: "dès que nous fûmes débarqués, la foule se pressa"; le *plus-que-parfait* l'exprime comme finie quand une autre a lieu: "nous avons été exposés au froid, quand nous pensions aller à l'hôtel"; — c) *futur*, si l'action doit se faire après le moment où l'on parle: "nous partirons demain"; il est *antérieur*, si l'action doit se faire avant une autre future: "j'aurai été heureux, quand j'arrivai là."

3. Le **mode**: indique les manières différentes de concevoir un état ou action: il y en a six: — l'*indicatif* exprime une action certaine; — le *conditionnel* exprime celle qui dépend d'une condition, ou adoucit une affirmation — le *subjonctif* exprime celle qui dépend d'une autre action: "on veut que j'arrive"; — l'*impératif* exprime une action commandée; — l'*infinitif* exprime une action indéterminée, sans nombre ni personne; — le *participe* est le verbe changé en adjectif, exprime l'action, indique le temps, peut avoir un complément direct, prend l'accord.

4. Le **nombre** et la **personne**: deux nombres (sing. et plur.) comme le nom; trois personnes, comme le pronom,

nous pas les deux qui ont sauvé leur âme?... Qu'en dis-tu, Henri?...

— "Pardienne! Caroline; bien dire et bien penser ne sont rien sans bien faire, — répond Henri en grasseyant à pleine gorge, en clignant des yeux avec un sourire moitié sérieux, moitié comique, accompagnant le tout d'un geste ridicule... La piété, la religion rendent aimables les demoiselles de votre âge. Mais arrêtez-vous à temps, pardienne! Moi je suis de la religion de Molière, mon grand papa, rieur et cocasse... Indous, Mahométans, Protestants, Romains, tout me va comme le costume que j'alterne sur la scène selon les personnages et les exigences de mon rôle: vous imiter, vous plaire est toute mon étude. Ni la religion ni le ciel ne peut rien changer dans mon bonheur: l'une et l'autre sont un héritage que je lègue aux simples. Le plaisir ou l'argent attirent tour à tour mes vœux et mes goûts. Oh! pardienne! la santé avec la fortune sont tous mes rêves d'avenir.

— "Ah! le bon diseur, interrompit Caroline... Le petit curé se convertira-t-il?... Vivent la joie et le bon vin! Dieu bénisse tous les curés de la machine ronde!... Au moins avons-nous la mort pour terminer la carrière: en attendant, Henri, je dis comme toi: viennent dans le gousset les pièces blanches et les billets de mille!... Hein! as-tu remarqué le jeune ministre, qui ne baragouine pas même un seul mot de français? le gros nigaud! Sais-tu qu'il m'a fait les doux yeux, l'autre soir, et qu'il m'a donné la main comme à une connaissance de théâtre! N'est pas chéri d'un

Les modes **personnels** sont l'indicatif, le conditionnel, le subjonctif; — l'impératif n'a au sing. que la *deuxième* personne, et au plur. la *première* et la *deuxième*. — Les autres modes sont **impersonnels**.

N. B.—Nous renvoyons à la Gram. franç. de l'abbé Ragon, pour l'étude si claire de la *conjugaison*, des verbes auxiliaires, etc.

Syntaxe.

Chap. V. — Le verbe.

I. ACCORD DU VERBE. — 1° Accord avec un seul sujet.

a) Il s'accorde en nombre et en personne avec son sujet *grammatical*: "Je me sentis heureux." — a) avec le sujet *logique*, il se met indifféremment au sing. et au plur.: "La moitié des passagers était ou étaient," selon que la pensée s'arrête sur le collectif; — mais avec les adverbess collectifs -- beaucoup, peu, trop... la plupart — et les locutions "nombre de, quantité de, force," il faut le pluriel: "la plupart des convives se mirent à me toiser"; — "force aménités..."

ministre, qui veut ! On applaudit au mérite, quand on l'assure de son amitié.

—“ Je crois ce que vous dites, Mademoiselle, — ajouta en souriant l'officier de quart, passant sa serviette sur sa moustache humide de vin blanc. Chacun sait en joie ériger ses grâces ; on aime à parler de ce qu'on admire... Parbleu ! on se fatigue même de s'amuser. Savez-vous que je me suis couché hier, épuisé de vos éclats de rire et des bons mots de M. Henri !... Ah ! ah ! les Américains lui verront en faire de belles !... ”

—“ Officier, quand descendons-nous au port de New-York ! ”

—“ Mademoiselle, le navire entre en rade à ce moment, et il aborde au port à onze heures du matin... ”

Je regardais alors ma montre qui marquait dix heures moins le quart. — Bon ! me dis-je, nous allons enfin sortir de prison. Il est temps de faire les derniers préparatifs de débarquement.

Une heure après, après avoir passé devant l'officier de douane monté à bord, tout était réglé et je montai sur le pont. Il fallait obéir à la consigne et respecter ses représentants. Avant de recevoir ses bagages et de les transporter à l'hôtel, il a fallu faire le pied de grue dans l'immense salle glaciale de la douane, d'un air niais et imbécile. On ne croirait jamais à tant de lenteur et qu'il serait si difficile de pénétrer dans un pays étranger.

—“ Quel hôtel prenez-vous ? me dit alors le jeune ministre.

c) On emploie “c'est ou ce sont” à volonté devant le sing. ou le pluriel : “c'est une troupe...” ; “c'est nous autres” ; “c'est eux, ce sont eux,”

d) Le relatif *qui* amène le verbe au nombre et à la personne de son antécédent : “nous qui avons fait gras” ; — “une des choses qui feront du bien” ; “la première qui va donner” ; “les deux (subst.) qui ont sauvé.”

2° Accord avec plusieurs sujets.

a) Avec plusieurs sujets juxtaposés ou unis, le verbe peut se mettre au plur. : “bien dire et bien penser ne sont rien” ; — mais il reste au sing., si les mots *rien, tout* résument les antécédents : “Indous, ... tout me va.”

b) Si plusieurs noms sont synonymes, d'ordinaire le verbe s'accorde le plus rapproché : “vous imiter, vous plaire est toute mon étude. -- L'accord est facultatif avec “ni l'un ni l'autre,” “l'un et l'autre” et pour deux sujets unis par “comme, ainsi que, avec, ou, etc. (Voir les exemples dans le texte ci-dessus.)

II. PLACE DU SUJET.—En général, il se place avant le verbe ; — mais on le met après : dans les interrogations, si le sujet est un pron. pers. ou l'indéf. *ou* : “qu'en dis-tu?... arrêtez-vous” ; — si le nom est sujet, on répète le pronom : “le petit curé se convertira-t-il ?” — dans les exclamations “Vivent la joie...,” les souhaits exceptés : “Dieu bénisse...” — dans les incises : “répond Henri.”

—“ Gauthier, dis-je, m'a conseillé *Martin Hotel*, et je vois là l'omnibus qui va m'y conduire.

—“ Je vais vous y suivre, si vous n'avez aucune objection ; nous pourrons y causer jusqu'à ce soir.

—“ Volontiers, Monsieur. Nous pourrons à deux faire bonne figure et nous tirer d'affaire.”

Nous montons aussitôt dans l'omnibus, et en moins de dix minutes nous descendons presque gelés au perron de l'hôtel français. C'est avec empressement que les garçons se précipitent vers les nouveaux-venus : on est servi pour son argent.

On entre ; la maison est chaude, propre, luxueuse même, toute parfumée du fumet des mets culinaires : il y en a pour les yeux, le nez, l'estomac... et la bourse.

Pour l'esprit et le cœur, rien ! sinon, ton souvenir lointain et celui des nôtres là-bas, au-delà de l'océan franchi, barrière immense qui nous sépare désormais, sans doute, jusqu'à la mort.

Mais il nous reste à savoir vivre d'une façon méritoire, unis dans la grâce et l'amour de notre Dieu : à toi en Jésus, avec Jésus, pour Jésus.

Ton frère LOUIS.

On le met après, quand la phrase commence par “ainsi, aussi, au moins... etc.” : “au moins avons-nous.”

III. COMPLÈMENT DU VERBE. — a) Avec les verbes passifs, si le verbe exprime une *action* on se sert de *par*, et de *de*, s'il exprime une *sentiment* : “chéri d'un ministre.”

b) Quelques verbes s'emploient avec un compl. direct, ou avec une préposition : “applaudir *au* mérite et assurer *quelqu'un* de son amitié.”

c) L'usage et la grammaire indiquent l'emploi transitif et intransitif du même verbe, comme “croire attendre, commander, manquer, penser, regarder etc.”

d) Il en est de même des verbes qui ont pour compl. un infinitif seul ou précédé d'une préposition : “chacun sait en joie ériger ses grâces” ; “on se tâtigue de s'amuser...”

e) Les compléments doivent être d'ordinaire de même nature : “obéir à la consigne et respecter les représentants” ; “il aime le jeu et à chanter” est moins reçu — mais on peut introduire un complément à l'aide de *que* : “on ne croirait à tant de lenteur et *qu'il* serait...”

(f) La *place* des compléments est, en général, après le verbe ; — font exception a) les pronoms personnels ; b) les compl. formés d'un mot interrogatif. — S'il y en a plusieurs, les plus courts se mettent avant les autres “nous pourrons à deux faire...” ; — parfois on les place au commencement pour attirer l'attention, surtout avec “c'est, ce sont” : “c'est avec empressement que les garçons” ; “le matin, à onze heures, le navire aborde au quai.”

Lettres de Condoléance.

Remarque.—Des amis nous ont prié de suppléer à un oubli qui nous a fait omettre, en *février*, les lettres de condoléance. Nous accueillons cette invitation avec empressement.

L'amitié sincère, la charité et la religion doivent nous dicter les sentiments de sympathie et de commisération à l'endroit de nos connaissances intimes, de nos amis, des membres de notre parenté : la compassion dans l'infortune est l'indice des cœurs nobles, le caractère des grandes âmes.

Donc : *empressement* à écrire aux intéressés ; — *allusion* délicate à la personne défunte ; — *motifs* de consolation brièvement touchés ; — *conclusion* de sympathie religieuse et de pieuse espérance.

A.—BILLETS ou CARTES.

I.—L. B... avec l'expression des regrets les plus sincères et de sympathiques condoléances.

* *

II.—M. et Mad. R. D..., péniblement émus du douloureux événement qu'ils viennent d'apprendre, présentent à M. X... leurs plus profonds sentiments de condoléance.

* *

III.—C. P... partage la douleur de M. Z... et lui envoie l'expression de sa plus amicale sympathie.

* *

IV.—N. T..., s'unissant aux nombreux amis du cher défunt, offre l'assurance de ses condoléances les plus affectueuses.

* *

V.—S. C... et tous les membres de sa famille, avec l'expression de leurs respectueux hommages, ont l'honneur de présenter à M. Z... et à sa famille éplorée, l'assurance de leur profonde sympathie et des vifs regrets que leur inspire le décès de...

* *

VI.—A. E... envoie à M. X. ses plus affectueux compliments de condoléance, l'expression de ses meilleurs sentiments d'amitié et lui souhaite tout le courage religieux dont il a besoin dans la cruelle épreuve... dans les pénibles circonstances... qu'il traverse en ce moment.

B.—LETTRES.

I.—A une mère.

Ma pauvre amie, quel malheur !... Que deviens-tu ? Qu'il me tarde de te revoir, de t'embrasser, de pleurer avec toi !

Est-ce possible que cette chère enfant, dont la grâce et l'intelligence gagnaient tous les cœurs, te soit ravie si jeune encore ! De quel courage tu as besoin, ma chère Z..., pour supporter une aussi rude épreuve !

Je ne puis presque rien trouver pour te consoler : plus je réfléchis, plus je te plains affectueusement. Il ne faut point cependant t'abandonner à la tristesse et à la douleur sans espérance. Songe aux desseins tout paternels du Dieu qui nous attend tous un jour, au seuil de la gloire bienheureuse. Songe aux qualités et à la résignation de ta chère absente, trouvée assez riche dans la fleur même de sa jeunesse.

Cherche dans les vues miséricordieuses du Dieu qui donne comme un prêt et rappelle à lui pour couronner, et dans la prière silencieuse et résignée, le seul adoucissement aux amertumes et la seule force d'un cœur brisé. Nulle humaine condoléance ne saurait remplacer ces soupirs d'abandon et ce regard d'espérance aux pieds de notre Père des cieux.

Dans quelques jours, il me sera permis de te serrer dans mes bras : déjà je voudrais y être, et j'y suis en esprit et de tous mes désirs.

En attendant, je prie avec ardeur pour ton âme endolorie, pour ton cher époux, à qui tu donneras, je t'en prie, l'assurance de mes respects, et crois à mon attachement inviolable et à mon impérissable sympathie.

Ton amie fidèle et dévouée,

L. N...

* * *

II.—A un père.

Mon cher Ami,

Il n'est rien de plus douloureux, parce qu'il n'y a rien de plus opposé à la nature, que la disparition d'un enfant. Quand cet être aimé, aux grâces de son âge joint le naturel le plus aimable, le caractère le plus charmant, l'intelligence la plus ouverte, le cœur le plus droit et affectueux, quand on a fondé sur ces richesses les plus flatteuses espérances, le malheur semble passer toute mesure et tout espoir de consolation. Il y a des hommes, des

pères de famille qu'un tel coup abat pour toujours et qui en porte les meurtrissures jusqu'au dernier moment de leur carrière.

Aussi sensible que ces pères aimants tu auras plus de courage, de soumission et de résignation chrétienne, mon cher Z... Ton esprit chrétien te porteras à dissimuler tes larmes pour aider la pauvre mère à soutenir le poids d'une douleur qui n'a d'égale que la tienne.

Et moi, qui te donne ce conseil amical, je pleure comme toi et avec toi, devant l'épreuve qui nous atteints dans notre commune affection.

Si ma profonde et douloureuse sympathie pouvait, non te consoler, mais adoucir un peu tes souffrances, reçois-en, cher ami, la sincère expression pour toi et pour ta chère épouse, à laquelle je te prie de présenter mes affectueux respects de condoléance.

Ton vieil ami.

T. V.

* *

III.—A un ami.

Cher Monsieur,

C'est avec une douloureuse surprise que j'ai appris le coup qui vient de vous frapper. Je prends large part à votre peine et je serais heureux de l'adoucir par mon empressement à vous assurer de mes sentiments de condoléance.

Que faire en présence de semblables malheurs ? Pleurer, pleurer encore, et reprendre courage pourtant, quelque profonde que soit la blessure qui déchire le cœur.

Dieu aidant, Monsieur, c'est ce que vous ferez, non pas consolé, mais soutenu par la sympathie de vos amis, aussi bien que par le souvenir même de la chère décédée, dont le courage et la résignation auront sans doute édifié jusqu'au dernier moment.

Avec l'expression de ma cordiale sympathie, recevez, cher Monsieur, l'assurance de mon douloureux et sincère attachement.

L. O.

* *

IV.—A une amie veuve.

Chère Amie,

A cette heure de peine et de deuil, je sens mon âme attristée et meurtrie comme la tienne. Ma vieille amitié pour toi augmente mes regrets de ne pas être en ce moment dans tes bras,

Puis-je, ma chère, essayer de te consoler dans ta désolation si légitime ? Je la partage de toute mon âme, et j'en prends le plus d'amertume possible par tendresse pour ton cœur brisé.

Oui, je le sens : quel malheur et quelle épreuve ! Comment pourvoir, toi si sensible, si heureuse, si affectueuse, t'habituer à cette disparition et à cette absence d'une âme si digne de ton affection ! Je puis bien te plaindre, mais je ne sais comment traduire le chagrin immense que j'ai de te voir soumise à une telle séparation.

Je veux croire cependant et espérer que tu en triompheras, douce et chère amie. Le ciel qui cache ses desseins donne aussi à nous autres faibles épouses la force de la Mère des douleurs au pied de la croix. La prière humble, calme et résignée, c'est la grande source de consolation et de mérite.

Et tes enfants, tes chers enfants te restent. Oh ! je sais, ma pauvre amie, que ces mots seuls t'arrachent des larmes, tant leur pensée est liée au souvenir de celui qui n'est plus. Lui disparu, Dieu les adopte. Avec une mère comme toi, ils ne seront pas orphelins ; avec des enfants comme eux, tu ne seras pas seule.

Prends courage, chère amie, et tourne ton âme vers la lumière d'en haut et les espérances d'outre-tombe. Je m'unis à toi, je prie pour toi tous les jours et bientôt j'espère te rejoindre et t'embrasser.

Oui, je t'embrasse, toi, tes petits anges, tous bien tendrement.

Sincèrement à toi,

M. G.

N° III.

Dialogue Moral.

VOLTAIRE ET ROUSSEAU.

(*Dialogue dans le crypte du Panthéon, à Paris.*)

Quand on eut reclusé les cercueils et refermé leurs tombeaux, quand les fonctionnaires, les savants, les photographes, les reporters se furent retirés, quand enfin le crypte du Panthéon resta

vide, les ombres de Voltaire et de J.-J. Rousseau, qui avaient assisté, invisibles, au viol de leurs sépulcres, devinrent subitement apparentes.

Ils surgirent devant leurs propres tombes, avec l'apparence qu'ils avaient dans les dernières années de leur vie. Le Patriarche de Ferney était facilement reconnaissable à sa canne, à sa perruque, à son profil de casse-noisette, à la paire de tibias en bas de soie qui lui tenaient lieu de jambes. Quand à l'illustre Genèveois, il était vêtu du costume arménien — cafran et bonnet de mamamouchi — qui lui valurent, dans les rues du vieux Paris, un si beau succès.

Au premier coup d'œil, les deux philosophes se reconnurent, et, chose remarquable, leurs regards ne se chargèrent pas aussitôt de haine et de fureur.

Avec une grâce tout à fait aristocratique, le père de *Candide* s'avança vers l'auteur des *Confessions*, et, tirant du gousset de sa veste brodée une tabatière enrichie de diamants et ornée de la miniature du roi de Prusse, il la tendit à Rousseau, qui, sans témoigner de répugnance, y puisa une large prise de macouba et la renifla bruyamment.

Soudain, se rappelant ce qu'elles venaient de voir, les deux ombres exprimèrent par leur physionomie, chacune à sa manière, les sentiments qui les préoccupaient. Voltaire exécuta son "hideux sourire" — ce célèbre sourire sculpté par Houdon et chanté par Musset — et Rousseau, grimaçant de la lèvre inférieure, fit sa moue la plus misanthrope.

* *

— Mon cher Jean-Jacques, il faut convenir que nous venons d'assister à une ignoble cérémonie.

— Certes, répondit Rousseau... A un spectacle, fait pour comblér de dégoût le cœur d'un homme sensible.

— Et nos admirateurs actuels sont des maladroits... Pour prouver que Louis XVIII avait permis d'outrager nos tombeaux et de disperser nos cendres, voilà que ces niais de tout à l'heure viennent de détruire une légende qui leur était chère, d'absoudre d'un gros péché la Restauration et les Jésuites, et de déchirer une page de V. Hugo, notre voisin dans cet édifice.

— D'autant plus que, eu égard au respect des sépultures, nos disciples ont, dans leur passé, quelques fâcheux souvenirs...

—Oui — interrompt Voltaire, en se prenant le menton d'un air réfléchi, — le pillage de la basilique de Saint-Denis, le viol des tombeaux, les ossements des rois de France jetés à l'égoût !... Oui, il est clair que, ce jour-là, la populace a été abjecte, a montré son fond de férocité, ses instincts de chacal... Mais à qui la faute ? N'est-ce pas vous qui, le premier, avez dit au peuple qu'il était souverain, et, par conséquent, avez autorisé d'avance toutes les explications et toutes les excuses en faveur des excès de la canaille ?

—Point de reproches, Voltaire ! Vous êtes, autant que moi, responsable de ces horreurs. Si j'ai poursuivi une impossible chimère, si j'ai bâti sur les nuages, vous fûtes, vous, l'infatigable destructeur de l'idéal et du respect. L'opinion ne se trompe pas, quand elle associe nos deux noms et nous place avant tous les autres parmi les auteurs de cette Révolution, pendant laquelle, on peut le dire, le monde assista à l'explosion de la méchanceté humaine, et dont les résultats, d'abord si fanatiquement admirés, semblent aujourd'hui des bienfaits très contestables... Pourtant je ne rêvais que la justice, le bonheur de tous... Pouvais-je prévoir de tels crimes ? Pouvais-je prévoir que moi, l'homme constamment attendri jusqu'aux larmes, moi, le paisible promeneur, l'ami de la nature, le buveur de lait, j'engendrerais tous ces cœurs de rocher et tous ces buveurs de sang, et que, se souvenant que j'ai proclamé la légitimité de la peine capitale au nom du pacte social, Robespierre, mon affreux élève, couvrirait la France d'échafauds ?... Ah ! j'ai parfois la pensée que, le jour où j'ai écrit cette page fatale, j'ai signé des milliers de sentences de mort.

—Jean-Jacques, mon compère, apprenez, si cela peut vous consoler, que moi aussi, j'ai douté très souvent de l'excellence de mon œuvre. Elle offre bien pourtant l'image de mon siècle, si léger et si corrompu, qui prononça pour la première fois, en badinant, des paroles formidables. En vérité, j'ai bien peur d'avoir été aussi téméraire que l'élève du sorcier, qui savait bien le mot pour faire sortir le diable d'un alambic, mais qui avait oublié la formule cabalistique pour l'y faire rentrer, et, le jour où j'ai vu les prêtres massacrés et une malheureuse adorée comme déesse de la raison, en pleine cathédrale de Paris, je me suis demandé sérieusement si la bonne compagnie de mon temps avait eu raison d'applaudir de si bon cœur à mes excès de cynisme et d'impiété, et si je n'aurais pas mieux fait de garder pour moi toutes les polissonneries du *Dictionnaire philosophique*.

— Si, encore, on pouvait se dire que la Révolution a passé comme une tempête, que le ciel s'est ensuite rasséréné et que l'ordre et la paix ont succédé à tant d'horribles convulsions. Mais il n'en est rien. Depuis lors, toutes les nations civilisées demeurent dans un état de trouble permanent. Des guerres effroyables ont éclaté ; l'on a poussé les unes contre les autres des armées comme on n'en avait pas vu depuis l'invasion des Barbares, et, à l'heure où nous parlons toute l'Europe est en train de fondre des canons, de construire des vaisseaux cuirassés et de faire l'exercice... Hélas ! moi qui rêvais pour l'humanité l'avènement prochain de l'Âge d'or, d'un Paradis pastoral, où l'innocente jeunesse aurait formé des rondes en chantant les airs du *Devin du village* et où les vieillards, pleins de sagesse, auraient fait de la botanique !

— Que voulez-vous ? soupira Voltaire. Il faut croire que les ombres ne sont immortelles que pour perdre, à la longue, leurs dernières illusions... Poursuivons donc notre examen de conscience... Que pensez-vous, s'il vous plaît, des fameuses conquêtes de la Révolution ?... de l'égalité entre les citoyens, par exemple ?

— Qu'elle existe dans les lois, mais non dans les mœurs ; que l'aristocratie de la naissance, qui donnait lieu, sans doute, à de graves abus, a été remplacée par celle de l'argent, qui constitue une bien plus scandaleuse iniquité ; et qu'il suffit de jeter un regard sur le monde moderne pour ne pas attendre de si tôt le triomphe de la seule aristocratie qui devrait être reconnue par tous, celle du mérite et de la vertu.

— Et votre opinion sur la soumission de l'Eglise à la société civile ?

— Je constate qu'il en est résulté l'établissement d'une sorte d'athéisme officiel, ce qui semblerait déplorable même à mon Vicaire Savoyard... Nous sommes bien seuls, n'est-ce pas ?... Eh bien ! je vous dirai tout bas que depuis qu'on a détruit, par tous les moyens possibles la foi religieuse dans le peuple français, il est beaucoup moins moral et beaucoup plus malheureux.

— Reste à examiner les avantages de la liberté de la presse, et ceci me regarde ; car je suis, en un certain sens, le père du journalisme. Or la presse ressemble à mon œuvre, que je juge aujourd'hui sévèrement. J'y ai tout dit, et surtout, je m'y suis contredit. L'on y trouve, par-ci par-là, une page où vibrent la vérité et la justice, mais l'on peut y recueillir une remarquable collection d'injures, de mensonges et d'obscénités.

—Voltaire, mon ami, vous avez toute votre vie prêché la tolérance... Eh bien ! apprenez que l'on a décoré un maire qui a fait disperser par la police une procession de petites communiantes... Qu'en dites-vous ?

—Rousseau, mon camarade, vous êtes toujours de grandes prétentions à la morale, et vous vouliez décider les duchesses en falbalas à nourrir elles-mêmes leurs enfants... Eh bien ? sachez que, maintenant, nous avons de belles dames féministes qui impriment tout cru que cela doit être considéré comme un reste de barbarie !... Que vous en semble ?

Ici les deux philosophes se regardèrent, comme disent les bonnes gens, entre *quatre-s-yeux*, puis s'écrièrent l'un après l'autre :

—O Rousseau, la Révolution que nous avons préparée n'aurait-elle pas, par hasard, fait banqueroute ?

—O Voltaire, la " Déclaration des droits de l'homme," qu'on a puisée dans vos ouvrages, ne serait-elle qu'une mystification ?

—Ce qu'il y a de plus grave, ce n'est pas que nous nous posions des questions pareilles dans ce souterrain solitaire, en ombres désabusées que nous sommes, mais c'est que beaucoup d'intelligences, éprises de justice absolue, se les adressent impérieusement à elles-mêmes, et se désespèrent, et se dégoûtent de toutes les solutions médiocres et évasives que leur proposent les politiciens, et concluent carrément par l'anarchie.

—A qui le dites-vous ? J'en suis assez affligé ; car c'est dans mes écrits que les gens dont vous parlez ont trouvé des arguments. N'ai-je pas lancé, un jour, ce beau paradoxe, que, toute société étant fondée sur l'usurpation des uns sur la lâcheté des autres, toute société est mauvaise ? De sorte qu'aujourd'hui, ayant renoncé à toutes mes chimères, j'ai le chagrin de voir les anarchistes les plus impatients allumer la mèche de leur bombe avec un feuillet arraché au *Contrat social* !

* * *

Voltaire et Rousseau aurait sans doute longtemps continué leur conversation, si, alors, un bruit de pas ne s'était fait entendre dans le lointain de la crypte. C'était un des violateurs de tombeaux qui avait oublié son parapluie et qui revenait le prendre, accompagné du gardien. Et, comme les purs esprits n'aiment pas à se compromettre avec les simples mortels, les deux ombres se vaporisèrent en une seconde et disparurent comme par enchantement.

6 janvier 1898.

F. COPPÉE (*La Bonne Souffrance*).

Dialogue Historique.

I.—SAINTE CÉCILE ET LE PRÉFET ROMAIN.

N.-B.—L'on trouvera de beaux dialogues dans le tout récent ouvrage de Dom Leclercq: *Les Martyrs*. Nous extrayons ce dialogue des actes du martyre de sainte Cécile.

ALMACHIUS (*préfet*).—Jeune fille, ton nom ?

CÉCILE.—Cécile est mon nom.

ALM.—De quelle condition es-tu ?

CÉC.—Libre, noble, clarissime.

ALM.—Je t'interroge sur ta religion, et non pas sur ta famille.

CÉC.—Ta question n'est donc pas bien faite, puisqu'on y peut donner deux réponses.

ALM.—Qu'est-ce qui te rend si audacieuse ?

CÉC.—Le repos de ma conscience et la pureté de ma foi.

ALM.—Ignorest-tu l'étendue de mes pouvoirs ?

CÉC.—C'est toi qui ignores ton pouvoir. Si tu m'avais interrogée sur ton pouvoir, je t'aurais répondu en toute vérité.

ALM.—Explique-toi.

CÉC.—Toute puissance humaine ressemble à une outre gonflée de vent : une piqûre d'aiguille, et elle s'affaisse, et tout ce qui semblait avoir consistance s'est évaporé.

ALM.—Tu as commencé par des insolences, tu continues.

CÉC.—Il n'y a d'insolence qu'à tromper. Ai-je trompé ? montre-le, alors je conviendrai de l'insolence ; sinon, repens-toi, tu en as menti.

ALM.—Ne sais-tu pas que nos maîtres, les invincibles empereurs, ont ordonné, que tous ceux qui ne voudront pas nier qu'ils sont chrétiens, soient punis, et que ceux qui consentiront à le nier soient élargis.

CÉC.—Vous vous valez, les empereurs et ton Excellence... L'ordre qu'ils ont porté prouve leur cruauté et notre innocence. Si le chrétien était criminel, ce serait à nous de le nier et à vous de nous le faire confesser, même par force.

ALM.—C'est dans leur clémence que les empereurs ont pris cette disposition ; ils ont voulu vous fournir un moyen de sauver votre vie.

Céc.—Est-il rien d'aussi scélérat et de plus funeste aux innocents que d'employer, à l'égard des malfaiteurs, toutes les tortures, afin de leur faire avouer leur crime et leurs complices : vous nous savez innocents et c'est notre nom seul que vous punissez. Mais nous savons ce que vaut le nom du Christ et nous ne pouvons le renier. Mieux vaut mourir pour le bonheur que vivre pour la douleur. Nous ne mentons pas, et ainsi nous vous punissons, parce que vous voudriez nous faire mentir.

ALM.—Choisis entre les deux, sacrifie ou bien nie que tu es chrétienne, et tout sera pardonné.

CÉCILE se mit à rire : —“O piteux magistrat ! Il veut que je nie afin d'être innocente, et c'est cela qui me rendra coupable... Si tu veux me condamner, il ne faut pas me faire nier ; si tu veux me renvoyer, renseigne-toi.

ALM.—Voici les témoins ; ils déposent que tu es chrétienne. Nie-le, et tout sera dit. Si tu ne nies pas, ne t'en prends qu'à ta sottise quand tu seras condamnée.

Céc.—Je désirais cette dénonciation, et la peine, à laquelle tu me condamneras, sera ma victoire.

ALM.—Malheureuse ! J'ai le droit de vie et de mort ; les empereurs me l'ont donné. Comment oses-tu me parler avec cet orgueil ?

Céc.— L'orgueil est un, la fermeté est autre. J'ai parlé avec fermeté mais sans orgueil, car, nous autres, nous condamnons l'orgueil. Si tu ne craignais pas d'entendre une vérité de plus, je te montrerais encore une fois que tu as menti.

ALM.—En quoi ai-je menti ?

Céc.—Tu as dit que les empereurs t'ont accordé le droit de vie et de mort.

ALM.—Et j'en ai menti ?

Céc.—Oui, et si tu veux, je te le ferai voir.

ALM.—Parle.

Céc.—Tu as dit que les empereurs t'ont donné le droit de vie et de mort. Or tu n'as que le droit de mort. Tu peux faire perdre la vie aux vivants, mais tu ne peux pas donner la vie aux morts. Vante-toi d'avoir reçu des empereurs un ministère de mort. Si tu en dis plus tu mens, et cela ne tient pas debout.

ALM.—Assez de bavardages, madame, assez de fanfaronnades ; approche, sacrifie !

Céc.—As-tu perdu les yeux ? A la place des dieux, je vois— et tous ceux qui ont bonne vue en sont là,—je vois des pierres, de l'airain, du plomb.

ALM.—En philosophe, je méprisais tes impertinences à mon égard, maintenant il s'agit des dieux, c'en est plus que je ne puis souffrir.

Céc.—Depuis que tu parles, tu n'as dit que mensonges, folies et sottises. Je te l'ai fait voir. Maintenant, te voilà aveugle, là où il y a une pierre bonne à rien, tu appelles cela dieu ! Je vais te donner une idée : prends-les en mains, tu verras si ce n'est pas de la pierre. C'est honteux de faire rire tout le monde de toi. Tout le monde sait que Dieu est au ciel, mais pour ces pierres, on en ferait bien de la chaux, elles se détériorent à ne rien faire et ne peuvent te défendre ni elles-mêmes, si on en fait de la chaux, ou si tu péris toi-même.”

Le préfet ordonna que Cécile fut reconduite chez elle et asphyxiée dans la salle de bains de sa maison. Elle y demeura enfermée un jour et une nuit, pendant qu'on y entretenait grand feu, mais elle s'y trouvait comme dans un lieu bien aéré, et, Dieu aidant, sans aucun mal ; son corps ne portait même pas trace de sueur. Almachius, prévenu, envoya un licteur pour lui couper la tête dans cette même salle de bains. Le bourreau lui donna trois coups d'épée et s'en alla ; la tête tenait encore à moitié. Tous ceux que Cécile avait convertis vinrent tremper du linge et des éponges dans son sang. Elle survécut trois jours encore, pendant lesquels elle ne cessa de parler, d'encourager dans la foi ceux qui étaient présents. Elle leur distribua tout ce qu'elle avait et les recommanda à l'évêque Urbain. A ce dernier elle dit : “ Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours afin de remettre entre tes mains et ces pauvres et cette maison pour être consacrée en église pour toujours.”

Le troisième jour, elle mourut pendant qu'elle priait.

II.—DIALOGUE SUR L'ÉVANGILE.

(Un professeur et ses élèves.)

JEAN.—Monsieur, j'ai eu hier un triomphe ; oh ! mais un triomphe absolument évangélique.

PROFESSEUR.—Comment cela ?

JEAN.—Eh bien ! hier dans une soirée de famille, j'ai mis sur les dents le “ Monsieur au surnaturel. ” Vous savez, ce gros médecin voltairien, qui m'avait cité la phrase de Renan : “ Le surna-

turel n'existe pas, car il ne s'est jamais produit dans des conditions où il pût être scientifiquement démontré."

LES ELÈVES.—Oh ! Monsieur, permettez à Jean de nous raconter le fait.

JEAN.—Je lui ai demandé, à ce Monsieur, s'il connaissait la guérison de l'aveugle-né, au chapitre neuvième de saint Jean. — Ah ! dit-il, l'aveugle-né?... un nouveau miracle de Lourdes ? — Non, Monsieur ; bien plus ancien que cela. — Ah ! ah ! et que prouve-t-il ? — Il prouve que déjà, au temps de Jésus-Christ, le surnaturel coulait à pleins bords, dans les paroles, les actes, les miracles de ce nouveau et grand prophète. Tout le monde le touchait de sa main, le constatait des yeux. Les uns se rendaient à l'évidence ; les autres résistaient. Ce n'était pas différence de constatation ; c'était différence de foi. La foi, Monsieur, est une grâce ; Dieu la donne quand il lui plaît à toute âme droite et bonne. Mais l'on s'y prépare, on la mérite en quelque façon. Pascal n'a-t-il pas dit qu'il y a des vérités qu'il faut d'abord aimer pour les croire?... — Mais, Jean, me dit le docteur, savez-vous que vous m'intéressez ; voyons, continuez.

JEAN.—Alors j'ouvris l'Évangile, et je lus le chapitre de l'évangéliste saint Jean, mon cher patron... Les conversations autour de nous s'étaient arrêtées : on eût entendu voler une mouche dans le salon. Je fis revivre de mon mieux ce petit drame :

" Jésus, en passant, vit un homme aveugle de naissance. Et ses disciples l'interrogèrent :

— " Maître, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?
Jésus répondit :

— " Ni lui n'a péché, ni ses parents, mais c'est en vue de la manifestation de la puissance de Dieu envers lui. Tant que je suis au monde je suis la lumière du monde. — En achevant ces mots, il cracha à terre et fit de la boue avec la salive et en couvrit les yeux de l'aveugle, et il lui dit :

— " Va, lave-toi les yeux dans la piscine de Siloé. — Il s'en alla donc, se lava, et revint guéri. De sorte que les voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant — car il mendiait — s'écriaient :

— " N'est-ce pas celui-ci qui était assis et demandait l'aumône ? — Les uns disaient : " C'est lui. " D'autres : " Nullement ; mais il lui ressemble. "

L'aveugle soutenait, et disait : " C'est moi. " — Ils lui disaient donc :

— " Comment tes yeux se sont-ils ouverts ? — Il répondit :

— " Cet homme qui est appelé Jésus, a fait de la boue, a oint mes yeux et m'a dit : — Va à la piscine de Siloé, et lave-toi. — Et j'y suis allé, et je m'y suis lavé, et je vois. — Ils lui dirent :

— " Où est-il, celui-là ?

— " Je ne le sais point.

" On conduisit aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or, c'était le sabbat, quand Jésus fit cette boue et opéra cette guérison. Les

pharisiens donc lui demandèrent à nouveau comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : il m'a mis de la boue sur les yeux, et je me suis lavé, et je vois.
— Or, parmi les pharisiens, d'aucuns disaient :

— " Il n'est pas Dieu, cet homme qui n'observe point le sabbat. Mais d'autres disaient :

— " Comment un homme pécheur peut-il faire ces miracles ? -- Et une sorte de schisme les divisait. — Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle :

— " Toi, que penses-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? — Il leur répondit :

— " C'est un prophète ! — Mais les Juifs doutèrent alors qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé les *parents* de celui qui voyait. Et les interrogeant :

— " Est-ce là votre fils que l'on dit être né aveugle ? Comment se fait-il qu'il voie maintenant ? -- Les parents dirent :

— " Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle. Mais nous ignorons comment il voit maintenant, et qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même ; il est en âge ; qu'il parle lui-même. — Ils appelèrent donc de nouveau l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent :

— " Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est pécheur. — Il leur dit, lui :

— " J'ignore s'il est pécheur ; je sais une chose, c'est qu'après avoir été aveugle, maintenant je vois.

— " Que t'a-t-il fait ! comment t'a-t-il ouvert les yeux ?

— " Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu... Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, il l'exauce. Jamais l'on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable. — Ils lui répondirent :

— " Toi, tu es né tout entier dans le péché, et tu oses nous enseigner !... " Et le jetèrent dehors.

Jésus connut qu'ils l'avaient jeté dehors, et le rencontrant il lui dit :

— " Crois-tu au Fils de Dieu ?

— " Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui.

— " Tu l'as déjà vu, et celui qui te parle, c'est lui !

— " Je crois, Seigneur ! " Et se prosternant, il l'adora.

J'insistai sur ce fait que, à la suite des prodiges de Notre-Seigneur, les âmes simples et droites acclamaient sa divinité, tandis que les pharisiens demeuraient dans leur obstination.

A ce mot de " pharisiens, " le gros docteur fit la grimace, et dit :

— " Tout cela était bon au temps de l'Evangile, dans un âge et dans un pays légendaires. D'ailleurs, manifestement, il s'agissait là d'une affection nerveuse. Et alors...

— " S'agit-il d'une affection nerveuse aussi quand le même saint Jean dépeint la résurrection de Lazare ?

En ce moment mon père intervint, et je serrai la main du docteur... Et je sentis qu'en me disant bonsoir, un peu plus tard, maman m'embrassait plus fort que de coutume.

Abbé VERRET.

(Vers l'Evangile.)

Dialogue Littéraire.

N. B.—Ce genre de composition est un *exercice* très utile, à la portée des élèves, capable de les initier au naturel, au vrai, à la mise en scène par l'imitation, l'observation et l'expérience. Qu'on n'aille point le chercher dans les romans où il est très souvent factice, convenu, de parade, livresque : il est autre que cela. C'est un procédé de formation qui présente un intérêt spécial et des avantages très appréciables : qu'on en juge par les citations et les extraits que voici.

A.—SUJETS PROPOSÉS.

I.—Supposez que les trois fabulistes Esope, Phèdre et La Fontaine, se rencontrent dans l'Elysée et s'entretiennent de la *fable*.

II.—Dialogue entre l'*Anaromaque* de Racine et d'Homère : montrer leur ressemblance et leur dissimilitude.

III.—Dialogue entre deux spectateurs, après la représentation de *Polyeucte* et d'*Athalie*.

IV.—Dialogue entre Napoléon I et Pie VII : établissez les caractères d'après l'histoire.

V.—Dialogue entre Montcalm et Wolfe : délimitez les idées de l'un et de l'autre à la lumière de l'histoire du Canada.

VI.—Champlain et Maisonneuve s'entretiennent des destinées de la nation canadienne.

VII.—Dialogue entre Mlle de Sombreuil et Mlle de Verchères : rapprochez les ressemblances.

VIII.—Dialogue entre Mlle Manse, Marguerite Bourgeoys et Marie de l'Incarnation sur le rôle des associations religieuses pour l'avenir du catholicisme en Canada.

IX.—Etablir un dialogue entre la grammaire, la littérature et la poésie.

X.—Mettez en scène un astronome, un physicien, un naturaliste, un géomètre et un philosophe.

XI.—Au point de vue intellectuel et utilitaire, faites dialoguer un Américain qui aime la formation scientifique et un Canadien qui soutient la valeur de la formation classique.

XII.—Dialogue entre la poésie anglaise et la poésie française au XIX siècle ; — entre l'éloquence de la chaire et celle de la tribune.

XIII.—Dialogue entre une liseuse de romans et une pensionnaire qui aime l'étude de la saine littérature.

B.—SUJETS TRAITÉS.

I.—LE LOUP ET L'AGNEAU.

(Fable en prose.)

Le loup.—Quel est donc l'audacieux qui ose venir se désaltérer au même ruisseau que moi, et qui trouble ainsi la boisson qui doit approcher mes lèvres ?

L'agneau.—Pardon, Seigneur ; mais je ferai observer à Votre Majesté qu'elle ne doit pas se mettre en colère contre moi. Je sais trop le respect que je vous dois pour agir ainsi que vous le pensez. Vous le voyez, je suis à plus de vingt pas au-dessous de vous dans le courant, et comme l'eau que je bois ne peut remonter jusqu'à vous, je ne puis donc troubler votre boisson.

Le loup.—Et moi, je te dis que tu la troubles.

L'agneau.—Ne serait-il pas plus juste, au contraire, de dire que c'est la mienne qui est troublée ?

Le loup.—Tu oserais me faire un tel reproche !

L'agneau.—Je n'ai garde ; je me trouve trop honoré de pouvoir étancher ma soif dans l'onde qui a touché les lèvres de Votre Seigneurie.

Le loup.—Au surplus, il ne s'agit pas de cela, et je suis bien aise de te rencontrer, afin de te dire que je n'ignore rien des propos malveillants que tu as tenu sur mon compte.

L'agneau.—Ne le croyez pas, Seigneur, je suis incapable d'avoir commis une aussi grande faute. Si vous me connaissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Je ne m'occupe qu'à tondre les petites fleurs qui poussent dans les prairies, et je ne sais pas ce que c'est que de dire du mal de mon prochain.

Le loup.—Et moi je soutiens que malgré l'air candide que tu te donnes en ce moment, ta langue n'a pas toujours été occupée à lécher les herbes des champs. Rappelle-toi bien, il y a un an, à cette époque, la nuit, dans une bergerie, tu as médité de moi.

L'agneau.—Y a-t-il un an de cela ?

Le loup.—Tout autant.

L'agneau.—Combien je suis heureux que vous fixiez ainsi une époque ! car, grâce à elle, je vais pouvoir me disculper complètement à vos yeux.

Le loup.—Tu l'espères inutilement.

L'agneau.—Jugez-en vous-même, seigneur. Il y a un an, je n'étais pas encore au monde.

Le loup.—Il se peut, en effet, qu'en te nommant on se soit trompé. Mais si ce n'est toi...

L'agneau.—Je vous le jure.

Le loup.—C'est ton frère.

L'agneau.—Je n'en ai point.

Le loup.—Ta sœur, alors.

L'agneau.—Je n'en ai point non plus.

Le loup.—Quoi ! tu n'as ni frère ni sœur ?

L'agneau.—Je suis fils unique.

Le loup.—Alors ce doit être ton père.

L'agneau.—Hélas ! mon père est tombé sous le couteau du boucher.

Le loup.—C'est donc ta mère.

L'agneau.—La pauvre brebis est muette.

Le loup.—Enfin c'est un des tiens, un cousin, un parent, un ami, que sais-je ! On me l'a dit, et toutes tes excuses ne pourront me convaincre du contraire. Quelqu'un de ton espèce a médité de moi, j'en suis certain ; je te tiens en ma puissance, et je vais te punir. C'est de toute justice.

L'agneau.—Mais puisque je suis innocent !

Le loup.—Eh bien, tu paieras pour le coupable !

II.—Dialogue de Démosthène et de Cicéron dans les Enfers.

DEMOSTHÈNE.—Je suis bien heureux de vous rencontrer, vous, Cicéron, dont la renommée est depuis si longtemps parvenue jusque dans ce séjour. Des ombres récemment descendues ici m'avaient déjà appris que, vous aussi, vous aviez péri en défendant la liberté. Mais, de grâce, dites-moi dans quelles circonstances vous avez succombé.

CICÉRON.—Hélas ! j'ai été trahi. J'avais fait la fortune politique d'Octave, le neveu de ce Jules César qui a porté à la république romaine le premier et le plus terrible coup. La jeunesse d'Octave, son intelligence, les sentiments d'affection qu'il me

témoignait et à la sincérité desquels j'eus le tort de croire, m'avaient gagné. Je pensais pouvoir sans danger l'opposer à Antoine, qui me semblait alors le plus dangereux ennemi de la liberté de Rome. Octave m'a sacrifié à son ambition : il s'est allié à Antoine et à un autre scélérat, Lépide. Le prix de cet odieux marché a été la tête de quiconque était, soit comme citoyen, soit comme homme privé, l'ennemi de l'un des triumvirs. Des misérables sont venus me chercher jusque dans ma retraite pour m'égorger ; j'avais arraché l'un d'eux à une accusation de parricide. . .

DÉM.—Avez-vous gardé au moins l'espoir que votre mort serait vengée et que Rome recouvrera bientôt sa liberté ?

CIC.—Non ; comme à Athènes, à Rome, la liberté mourante avait conservé bien peu de défenseurs.

DÉM.—Notre situation était pourtant bien différente. J'avais à combattre un roi étranger, et mes concitoyens, par mollesse autant que par imprévoyance, étaient disposés à le laisser s'emparer de toute la Grèce sans tenter aucun effort. Il fallait, à chaque nouvelle conquête de Philippe, secouer l'apathie des Athéniens. Et cela était d'autant plus difficile que certains orateurs vendus à l'étranger, comme Eschine, flattaient tous les défauts du peuple, afin de l'énerver et de le mieux préparer à la servitude.

CIC.—Que de fois la défaite des troupes que vous étiez parvenu à réunir et à lancer contre Philippe ne sembla-t-elle pas démentir la sagesse de vos conseils ! Mais, loin de vous décourager, ces échecs ne faisaient que vous stimuler. Le danger de la patrie avivait, enflammait votre éloquence, et alors vos concitoyens, reconnaissant qu'entre Philippe et la Grèce la lutte devait être sans trêve ni merci, s'écriaient : " Oui ! il faut combattre Philippe sans relâche ! " Le souvenir de vos attaques si impétueuses contre l'ennemi de la Grèce est encore si vivant que naguère, quand je parlais contre Antoine, on donna à mes discours le nom de *Philippiques*. Cependant je sentais moi-même combien ils étaient au-dessous des vôtres ; on n'y trouvait ni cette force de dialectique, ni cette vigueur d'expression grâce auxquelles, lorsque vous parliez, Philippe était là, devant chacun de vos auditeurs, debout et menaçant !

DÉM.—Ne méconnaissez donc pas votre propre mérite. Croyez-vous que je n'aie pas admiré ces magnifiques plaidoyers que vous avez prononcés soit pour Roscius d'Amérie, alors que Sylla était encore tout puissant ; soit pour Milon, attaqué par les partisans du tribun Clodius, votre ennemi personnel ; soit contre

l'abominable Verrès ; soit contre Catilina, qui fraya le chemin à J. César ; soit enfui pour Ligarius, alors qu'il s'agissait de fléchir ce même César, vainqueur des Gaules et devenu l'idole du peuple ? Ah ! certes, vous l'avez bien mérité, votre titre de Père de la Patrie ! Mais ne parlons, si vous voulez, que de vos mérites oratoires. Que de variété et de souplesse dans votre style ! Quelle richesse d'idées et d'images ! On a souvent dit qu'il n'y avait rien à retrancher de mes discours ; mais que peut-on ajouter aux vôtres ? Mes adversaires qui n'avaient pas tous, certes, la vigueur de l'honnête mais imprévoyant Phocion, que j'appelai la *hâche de mes discours*, croyaient se venger en prétendant que mon éloquence sentait l'huile. Ils n'auraient pas pu imaginer une telle critique contre la vôtre ; elle témoigne de tant d'abondance et de facilité !

CIC.—Heureusement pour moi, je pouvais en effet plier mon esprit à des travaux bien différents. Sans cela, que serais-je devenu le jour où la vie publique me fut interdite ? Au moins, quand la tribune fut fermée à quiconque voulait parler librement, quand les armes du légionnaire remplacèrent les votes du citoyen, il me fut permis de composer dans la retraite des ouvrages philosophiques. Cette activité que je ne pouvais plus consacrer au bien public, je l'appliquai à la culture des lettres. C'est ainsi que je résistai à toutes les épreuves.

DÉM.—Vous avez bien raison, il ne faut jamais perdre courage. Comme vous, je connus les rigueurs de l'exil. Alexandre était au cœur de la Perse ; j'engageai mes concitoyens à mettre à profit cet éloignement pour secouer enfin le joug des Macédoniens. Mes ennemis prétendirent que j'avais été corrompu par Harpale, gouverneur de Babylone, réfugié à Athènes ; je fus condamné à une amende. Trop pauvre pour la payer, je dus quitter ma patrie. Cependant je ne pouvais me résigner à ne plus voir Athènes. Aussi, bien souvent, soit de Trezène où je m'étais réfugié, soit des environs de Mégare, je contemplais les rivages de l'Attique, attendant avec impatience le jour où mon pied pourrait les fouler de nouveau. Ce jour parut enfin : la mort d'Alexandre me permit de recommencer la lutte ; je me joignis aux députés qu'Athènes envoyait alors dans tout le Péloponèse pour le soulever contre la Macédoine.

“ Vous le savez ; je parvins à former contre Antipater une ligue qui d'abord réussit, mais bientôt cependant succomba sous les coups de nos éternels ennemis. Ce dernier effort, il est vrai, hâta l'asservissement d'Athènes.

“ Mais les Macédoniens en demandant ma mort, firent de moi le plus glorieux éloge. Ils reconnaissaient que, tant que je serais debout, Athènes combattrait pour son indépendance. Mes concitoyens, d'ailleurs, m'ont rendu cette justice. Après ma mort, ils m'ont dressé une statue avec cette inscription : “ Démosthène, si ton pouvoir eût égalé ton éloquence, la Grèce ne porterait pas aujourd'hui des fers ! ”

CIC.—Je doute fort que Rome me rende le même hommage ; elle n'a point succombé sous les coups de l'étranger ; elle s'est elle-même forgé des chaînes... Nos exemples et nos écrits n'en resteront pas moins pour l'enseignement des générations à venir. Espérons qu'elles sauront y priser d'assez sérieuses et utiles leçons pour que, même après notre mort, nous travaillions au bien de la patrie, au rétablissement de la liberté.

AUG. MARAIS.

III.—Le Savant et le Poète.

Le savant et le poète eurent une contestation.

—“ Ne reconnaissez-vous pas, dit le savant, que la science doit prendre le pas sur la poésie ? J'ai appris à l'homme sauvage à cultiver la terre, puis à en extraire les trésors inestimables qu'elle renferme : la houille, le fer, le cuivre plus précieux encore que l'or et l'argent ; j'ai ouvert et fouillé toutes ces mines qui sont pour l'homme un arsenal inépuisable. La nature menaçait de tous côtés l'humanité naissante : j'ai détourné la foudre, j'ai dompté les rivières impétueuses ; grâce à moi la civilisation que j'avais créée, s'est partout répandue. Les continents, qui jadis s'ignoraient, ont mêlé leurs pensées, leurs richesses et leurs travaux. En un mot, la science a donné à l'homme le bien-être, la sécurité, le progrès. Grâce à moi, le nom d'industrie, qui chez les anciens était synonyme de travail, est devenu synonyme de richesse. L'homme a voulu savoir la cause de tout ; et, en le conduisant pas à pas par une voix nouvelle, la méthode, de déductions en déductions, ou d'inductions en inductions, je lui ai donné la solution de tous les problèmes. Les hommes étaient cantonnés sur des terres séparées les unes des autres par des obstacles qui paraissaient infranchissables : maintenant en quelques heures, il se transportent d'un bout du monde à l'autre, et leurs pensées s'échangent en quelques secondes. De ce naufragé, jeté sur une côte inhospitalière, j'ai fait comme un géant puissant, dont le pied lourd semble ébranler la

terre, et qui, nouveau Titan, s'élancera une seconde fois à la conquête des cieux.

—“ Le bien-être et la sécurité, dit le poète, ne suffisent pas à rendre l'homme heureux. Il lui faut encore autre chose que la science ne peut produire ; ce n'est pas assez qu'il ait de l'intelligence, il lui faut aussi du cœur. Si vous développez son esprit, je console et j'ennoblis son cœur. Depuis que la lyre d'Orphée fit retentir les rivages de la Grèce, l'homme a senti l'irrésistible ascendant du langage des dieux, qui éveille dans son âme des sensations inconnues. J'arrache celui qui souffre à la dure réalité pour le transporter dans le rêve. J'ai chanté les douleurs et les joies de ceux qui m'écoutaient.

J'ai chanté aussi une à une toutes les découvertes de la science ; j'ai formulé les premiers préceptes de toutes les connaissances. Sans moi, les hommes n'auraient connu ni l'agriculture, ni l'industrie, ni la philosophie, mère de toute science, et tandis que votre domaine s'agrandissait, le mien s'étendait aussi. Je ne me suis pas contenté de raconter les guerres homicides ; j'ai endormi la misère de l'homme, et j'ai accompagné ses chants d'amour. J'ai donné des ailes à ses pensées, et, si vous avez rendu la puissance à son corps, moi, de mon côté, j'ai formé son âme et son imagination.

—“ Moi, reprit le savant, j'ai découvert les mystérieuses et immuables lois qui président aux mouvements de la nature ; j'ai recherché jusqu'au fond des mers les êtres invisibles qui les peuplent ; j'ai étudié le ciel et déterminé les lois qui règlent le cours des astres. A la nature j'ai un à un arraché tous ses secrets. Je travaille sans cesse au bonheur et à l'instruction du genre humain. Chaque jour, j'apporte une nouvelle connaissance.

—“ Vous avez étudié la nature, moi, j'ai célébré la bonté et la gloire de son Créateur. Vous avez étudié la matière, et moi, l'âme. Aussi le souvenir du poète est-il éternel ; l'antiquité élevait des autels à ceux qui louaient les dieux et les héros, de nos jours encore les peuples admirent et honorent les aèdes.

—“ Ils admirent aussi ceux qui travaillent à rendre l'humanité heureuse et prospère, en lui dévoilant les richesses de la nature qui l'entoure, et en lui enseignant à soumettre à son intelligence la matière brutale et inanimée. Tous ceux qui comprennent quelle est la véritable voix de l'humanité mettent le savant au-dessus de tous les hommes. Avec vous, poète, l'homme resterait sensible, sans doute, mais faible ; avec moi, il deviendra puissant et fort.

La poésie en avait fait un enfant qui ne connaît que les pleurs et les rires, j'en ai fait réellement un homme, le roi de la création qui chaque jour prend plus pleine possession de son domaine et y règne en souverain plus absolu."

Ils finirent par s'accorder ; la science n'était point supérieure à la poésie ; la poésie ne prenait point le pas sur la science. Elles étaient égales : l'une la science, ouvrant largement l'intelligence humaine ; l'autre, la poésie, apprenant au cœur que les larmes sont la meilleure partie de nous-mêmes, que, jusque dans les choses, comme le dit Virgile, il y a une sensibilité secrète, et que l'homme est fait aussi bien pour sentir que pour comprendre.

Et la main dans la main, le poète et le savant marchèrent ensemble d'un pas lent mais assuré vers la lumière qui brillait au loin, et, derrière eux, s'avançaient tous ceux qui recueillaient le fruit de leurs veilles et de leurs travaux.

GASQUY.

IV.—Portrait de la malade imaginaire.

Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux.

D'abord elle se plaint qu'elle est lasse, épuisée de fatigue ; — et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de parcourir.

Elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; — l'oracle lui ordonne de dîner peu.

Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; — et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit.

Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ; — l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher.

Elle lui déclare que le vin lui est nuisible : — l'oracle lui enjoint de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions : — et il ajoute qu'elle fasse diète.

— Ma vue s'affaiblit, dit Irène.

— Prenez des lunettes, répond Esculape.

— Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été.

— C'est, dit le dieu, que vous vieillissez.

— Mais quel moyen de guérir cette langueur ?

— Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule.

— Fils d'Apollon, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez ?

— Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage ?

LA BRUYÈRE (XI.)



La langue française et anglaise.

(*Dialogue entre deux élèves.*)

PIERRE. — Je m'étonne, mon ami, de l'indifférence, voisine du mépris, qui t'anime à l'égard de notre langue maternelle.

JEAN. — Que veux-tu ; nous autres Canadiens des Etats, nous ne voyons aucune utilité pratique à retirer de l'usage d'une langue, étrangère au pays que nous habitons : c'est bon pour les amateurs ; mais pour le peuple, travailleur et ouvrier, en contact avec les patrons américains qui nous ouvrent leurs ateliers, c'est l'anglais qu'il faut parler, estimer, aimer.

PIERRE. — Quel beau raisonnement ! A ce compte-là, il faudrait aussi enterrer la langue de nos pères même au Canada, dès que l'on entre en relation avec les patrons anglais.

JEAN. — Assurément ; et quel inconvénient y aperçois-tu, après tout ? Nos ancêtres étaient d'origine française, c'est vrai ; ton nom de famille et le mien l'attestent clairement. Mais le passé n'est plus ; c'est le présent et l'avenir qu'il importe de considérer : l'un et l'autre est aux Anglais et aux Américains.

PIERRE. — Tout doux, mon cher ami ! Libre à toi d'ensevelir nos origines, notre histoire, nos gloires, notre destinée : c'est ta façon de voir ; la mienne, jamais ! Et les raisons de mon obstination, les voici. Quoi ! après la conquête anglaise, le peuple canadien, à l'exemple de la Grèce vaincue, a conquis par son énergie, son prestige, son idéal, sa bravoure l'ascendant et le crédit de conserver sa langue même après le départ de l'armée française et la disparition du drapeau fleurdelisé ! Cette victoire pacifique du peuple, remportée sur leurs conquérants saxons, n'est à tes yeux ni un triomphe patriotique et national, ni une gloire incomparable et universellement applaudie ? . . . Les émigrants allemands, polonais, italiens, espagnols, inondant à flots pressés les divers Etats de ta grande République, auront le tact et le talent de sauvegarder leur idiome respectif, de le transmettre à leurs enfants, de l'entendre dans leurs églises, de l'imprimer dans leurs journaux ; et nous, Canadiens-français, nous pousserons la torfanterie et l'insanité jusqu'à l'oubli, au mépris, à la haine de notre langue séculaire ! Nous entendrons l'âme noble et loyale du général Murray

défendre nos ancêtres, abandonnés de tout le monde, contre des aventuriers prêts à les asservir, à les insulter, à les exploiter honteusement, abattus sur le Canada comme une nuée d'oiseaux de proie, sans comprendre un seul mot de la langue de leurs héroïques victimes ! Lord Dufferin, qui vient de mourir, estimait que la nation Canadienne-française peut soutenir, à côté de leurs compatriotes de langues diverses, le rôle historique de la France en Europe : et combien de témoignages accrédités, tous en faveur de notre nationalité...

JEAN. — C'est possible, vrai même, si tu veux. Il reste aussi vrai que la langue anglaise est aujourd'hui la langue universelle, celle du commerce, de l'industrie, de la navigation, des voyageurs qui sillonnent le monde connu. La prépondérance du français décroît dans les mêmes proportions que le prestige international de la France elle-même.

PIERRE. — Est-ce bien avéré, mon cher Jean ? On ne saurait nier les conquêtes et l'extension de la puissance britannique. Mais enfin, notre situation à nous ne perd rien de notre attachement à notre langue maternelle : le Canada est notre patrie, et l'empire appartient à l'Angleterre. Il y a plus d'Anglais que tu ne penses qui sont amis de notre langage : ils l'apprennent, le parlent et l'entendent volontiers. Oublierais-tu que, lors de la confédération, en 1867, le nouvel acte du Parlement de Londres a fait du français l'une des langues officielles de toute la Puissance ? Tes Américains eux-mêmes se piquent d'entendre notre langue, de lire les revues et les journaux français... Mais il est une raison, Jean, que tu reconnaitras péremptoire et indiscutable : elle domine les questions d'intérêt matériel, commercial, politique, patriotique : c'est que notre langue est l'organe de notre catholicisme. Ce sera la gloire du clergé canadien d'avoir maintenu la pureté de la foi et des mœurs, par les écoles, les collèges, les séminaires, par la prédication et les missions.

JEAN. — Pardon ! Pierre ; vois-tu les Irlandais de la Puissance et des Etats ? Ils ont tous adopté la langue anglaise, celle de leurs vainqueurs ; et tu avouras que les Irlandais gardent leurs croyances et leurs mœurs religieuses aussi bien que les Canadiens-français.

PIERRE. — Aussi bien que nous ?... Voudrais-tu jurer que les Etats comptent seulement quelques rares Irlandais qui aient renié la foi de leurs ancêtres ? J'ai bien peur que leur nombre dépasse celui des Canadiens, tombés dans l'indifférence et dans l'abstention de leurs pratiques religieuses... Mais, dans les desseins de la Pro-

vidence, les habitants de la *Verte Erin* ont parlé l'anglais pour propager le catholicisme dans les possessions de la protestante Angleterre : restés dans leur île, ils eussent gardé leur idiome ; devenus apôtres, ils ont conquis leurs vainqueurs. Le Canada est assez vaste pour notre développement, et si nos compatriotes des Etats parlent l'anglais, c'est aussi en vue d'une mission providentielle sans doute : heureux ceux qui ont voué quand même un culte immortel à leur idiome natal : et, Dieu merci, ils sont le plus grand nombre.

JEAN.—C'est vrai, Pierre. Un million et deux cent mille Canadiens des Etats vivent de leurs souvenirs, de leurs traditions, de leur foi catholique. Tu as raison, c'est la langue qui fait la nation, qui sauvegarde la religion, qui maintient la vitalité des peuples : le Canadien jouit du privilège de s'assimiler aisément la langue anglaise, sœur de la sienne dès son berceau.

PIERRE.—As-tu lu, cher Jean, la conférence de M. Tardivel, *la Langue française au Canada* ? Je te la recommande très instamment. “ Aimons et respectons notre langue française, dit-il. Ne craignons pas de la parler en toute circonstance : c'est notre drapeau national !... Que ceux des nôtres qui ont réellement besoin de savoir l'anglais l'apprennent ; qu'ils l'apprennent bien. Mais qu'ils apprennent d'abord le français, et que le français reste toujours leur langue maternelle, leur *vraie* langue.”

